

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Nous avons assisté, ces jours-ci, à un bal d'enfants où ces charmantes petites créatures n'étaient pas, ainsi que cela arrive trop souvent, d'élégantes poupées habillées pour la grande satisfaction de l'amour-propre des parents. Tous ces enfants, joyeux et gais, semblaient être là bien réellement pour eux-mêmes et s'amuser très franchement : c'est que la jeune maîtresse de maison, qui les réunissait, est une de ces enchanteresses qui répandent autour d'elles la joie et le bonheur, et dont le charme est irrésistible et tout puissant, parce qu'il émane surtout de l'intelligente bonté.

Il fallait voir comme ce riant essaim s'ébattait au son de l'orchestre, et comme, pareil à des oiseaux, il sautillait gentiment ces polkas et ces scottischs qui semblent inventées pour cet âge ! Nous admirions, du coin reculé où nous nous étions placée, ces couples de hardis débardeurs, de duchesses Pompadour, de poétiques bergères, de gracieuses suisses, de marquis de la régence, et nous sourions parfois aux habiles manœuvres de ce monde en miniature, dans lequel s'agitent beaucoup d'amusantes comédies et quelquefois de petits drames.

Parmi les grandes coquettes de six à douze ans qui prenaient part à cette fête, deux surtout attirèrent notre attention, par l'harmonie de leur toilette et la science déjà consommée de leur danse.

L'une était une marquise aux joues roses et blanches. Sa robe à double jupe était en taffetas rayé blanc et bleu. — La seconde jupe relevée sur les côtés par de gros bouquets de roses ; — le corsage plat, décolleté, garni d'une échelle de velours noir et d'une berthe en tulle Malines tuyauté ; — les manches courtes collantes, garnies de même que le corsage ; — les cheveux, poudrés légèrement, étaient relevés en gros chignon par derrière, et ornés sur le côté d'une grosse rose et d'un nœud de velours noir à longs bouts.

L'autre jeune fille, une des plus âgées de la bande joyeuse, portait un costume charmant, mélange du turc et de l'arabe, que son père, capitaine de vaisseau, s'était plu à lui composer pendant ses voyages. Sa tunique courte, entr'ouverte, laissait voir une veste de drap fin brodé d'or, qui se fermait à demi sur une chemise de soie. De larges pantalons, arrêtés à la cheville, découvraient un admirable petit pied chaussé de bottines brodées, et de sa calotte de velours rouge, ornée de pierreries, retombaient deux longues nattes blondes.

Pour ces élus privilégiés de la fortune et de l'affection, l'année tout entière reproduit, sous mille autres formes, les plaisirs de l'hiver ; le carnaval est pour les grandes personnes une époque plus spéciale de distractions, et pour beaucoup d'entre elles l'unique saison des bals et des soirées. Aussi s'empresment-elles de lui faire fête, et de lui demander toutes les joies.

Les magasins étalent à l'envi leurs plus capricieuses fantaisies et leurs séductions les plus irrésistibles. Ce sont, en ce moment, ces gazes légères à rayures ou à applications de satin, ces taffetas chinés, rayés ou unis, ces soieries de couleur claire, qui sont spécialement destinées aux robes de bal et qu'il faut aller choisir chez *Gagelin*. Le bon

goût et la distinction de cette maison ne se font pas moins remarquer dans les plus modestes et les plus simples de ces étoffes que dans les plus splendides, parmi lesquelles il ne faut pas oublier un taffetas marron à médaillons renaissance en chenille.

Parmi les confections de la maison *Gagelin*, nous avons vu des parures d'une grande richesse :

L'une se compose d'une tunique courte en velours royal orange sur une jupe de tulle bouillonné ; le bas de cette jupe est garni d'un biais de velours orange sur lequel retombe un volant de blonde. La tunique, ouverte sur les côtés, laisse voir des quilles formées de gros bouffants de tulle ; le corsage est pointu devant et derrière, et orné d'une berthe garnie de bouillons de tulle et de volants de blonde. Les manches se composent de pointes en tulle garnies de blonde, et surmontées d'un jockey en velours orange.

Une autre en taffetas rose de Chine, garnie d'un plissé à la vieille en gaze rayée, entourée de petites ruches de satin encadrées de blonde.

Une autre encore à volants alternés, bruns, garnis d'effilés, et brochés et découpés en satin de couleur claire.

Comme vêtement de dessus, le burnous se porte toujours, de même que la basquine de soie très longue et la pointe de velours garnie de dentelle et de jais. Mais ce qu'il y a de plus nouveau, c'est le grand manteau de velours tout uni descendant très bas en arrière, se terminant en avant par deux pointes garnies de glands et orné d'un capuchon étroit et allongé à trois glands étagés.

Les robes se font très longues par derrière, presque à queue, et busquées en avant. Presque tous les corsages se terminent en pointes arrondies par devant et par derrière, et à berthes pointues par devant, par derrière et sur les épaules. Les corsages, bien que n'ayant plus de basques, continuent cependant à se faire détachés des jupes. On en voit quelques-uns absolument droits par derrière et bordés seulement, comme autrefois, d'un liseré autour de la taille. Les manches des robes de ville n'ont presque plus de volants ni de garnitures ; elles se font très larges, ouvertes en dessus ou même entièrement fermées et doublées en taffetas blanc.

Madame *Bernard*, comme on le sait, une de nos plus habiles couturières, a bien voulu nous montrer les robes suivantes qu'elle venait de terminer :

L'une, en taffetas marron garnie de quilles en velours quadrillé avec pompons, — la berthe garnie de quadrillés plus petits et d'effilés, — les manches très larges et garnies en dessus de quadrillés de velours simulant l'ouverture.

Une autre, en moire antique gros bleu, garnie tout le long de la jupe de brandebourgs entourés de petite dentelle qui se continuent au corsage, — les manches à coude également garnies de brandebourgs.

Une robe de soirée en taffetas vert perruche à deux jupes. Celle de dessus est garnie de gros bouillons de satin du même ton, bordés de petite dentelle noire et d'un haut volant de Chantilly. Elle est ouverte sur le côté et garnie dans l'ouverture de plusieurs nœuds de satin. Le corsage, tout en satin, est décolleté, pointu par derrière et par devant, orné dans le haut d'un gros bouillon de satin surmonté d'un petit bouillon de tulle dans lequel est passé un étroit velours noir. La berthe est garnie de dentelle semblable à celle du volant. Les manches sont arrondies, courtes et garnies de doubles bouillons de tulle extrêmement volumineux.

Une robe pour jeune fille, en tarlatane blanche à trois volants avec appliqués de feuilles en satin de couleur mauve. — La berthe arrondie et garnie de feuillage satiné et d'effilé blanc et mauve. — La manche ronde et très courte, garnie de la même manière et terminée par deux rangs de bouillons en tulle de Lyon.

Cette toilette devait être complétée par des agrafes pour le corsage et pour les manches, et par une couronne en primevères lilas, dues au talent de madame *Camille Duchateau*, dont le magasin de fleurs est un de ceux qu'aime à visiter l'aristocratie parisienne.

Une jolie coiffure de soirée se compose d'une couronne de fleurs presque ronde et très fournie, sur laquelle est posée à plat une barbe de dentelle dont les longs bouts retombent en arrière. Nous avons vu cette disposition en fleurs de grenades et dentelle noire, ce qui avait un caractère tout espagnol; et aussi en application d'Angleterre sur une couronne de bluets, accompagnant un rose et gai visage et de beaux cheveux blonds.

Cette disposition de coiffure, exécutée en velours ou en ruban, se trouve chez madame *Colas*, rue Vivienne, où l'on voit toujours de très jolies lingeeries: des cols, des manches, des mouchoirs, des fichus, des bonnets d'intérieur et des coiffures de soirées.

On fait beaucoup de cols et de manches en mousseline unie. Le poignet de ces manches, sous lequel on passe un ruban, est formé d'une bande de mousseline plissée à deux têtes simplement ourlées. Une garniture semblable est posée dans la hauteur de la manche, de manière à garnir l'ouverture de la robe. D'autres manches ont, dans leur hauteur, plusieurs de ces garnitures au lieu d'une seule.

On voit des fichus *Marie-Antoinette* en dentelle, en guipure, en tulle Malines, en tulle de Lyon, en tarlatane garnis de velours ou de rubans, et même tout entiers en velours quadrillé ou en ruches de ruban.

Les chapeaux, nous l'avons dit, sont un peu plus serrés des joues et un peu moins tombants en arrière qu'au commencement de la saison. Nous en avons vu de délicieusement jolis chez madame *Alexandrine*, une de nos principales autorisées en fait de modes.

L'un, appelé *duchesse d'Albe*, en velours et dentelle noire, dont le fond est entouré d'une guirlande de roses sauvages rouges.

Un autre, en velours royal blanc avec biais de velours écossais autour de la passe et du bavolet. Le fond, en velours royal blanc, est entouré d'une cordelière écossaise d'où retombent deux glands. Le dessous, en blonde blanche avec bandeau plat de velours écossais, est terminé par une cordelière et deux glands placés du côté opposé à ceux du dessus.

Plusieurs chapeaux piqués avec barbe de dentelle nouée sur la passe, et un bandeau de blonde parsemé de petits grelots.

Les coiffures d'*Alexandrine* sont, plus que jamais, des chefs-d'œuvre de goût et d'originalité. Nous recommandons surtout:

La *reine Topaze*, en velours noir, avec agréments grosseille et or. Un grand nœud de velours noir retombe à gauche, accompagné de deux glands rouge et or.

Une guirlande de roses de plusieurs nuances posée sur une monture en velours ponceau, et terminée par de longs bouts de ruban chiné.

La *coiffure à boules*, en velours rose de Chine à boules de velours et trainasses d'herbes.

La passementerie joue un grand rôle dans l'ornement des robes et des coiffures. On emploie surtout beaucoup de cordelières en soie ou en or. La maison de la *ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, est une de celles de Paris où l'on trouve l'assortiment le plus complet de tout ce qu'on peut désirer en ce genre. Elle a de belles et longues cordelières en or fin, qu'on entremêle dans les cheveux, et qui composent de ravissantes coiffures, des résilles en

perles, en jais, en corail, en or; toutes les fantaisies du moment. — Comme garnitures de robes, des cordelières et des nattes de soie, qui se disposent en quilles et en fourragères, ou que l'on emploie comme brandebourgs placés en échelles aux jupes et aux corsages; et outre les effilés, grelots, pompons, dont nous avons parlé dans un précédent numéro, une nouveauté en soie et en peluche que l'on nomme le *mandarin*, à cause de la forme de ses pandeloques.

Cette maison réunit à tous les genres de mercerie, la soierie élégante, le velours pour confections, les rubans les plus riches, et une foule d'articles de détail qu'il serait impossible d'énumérer.

Pour les coiffures d'enfants et d'amazones, le chapeau *Coligny* est toujours le seul adopté jusqu'au moment des départs pour la campagne, où nous verrons sans doute apparaître, chez M. *Desprey*, le fournisseur à la mode, quelque nouvelle et gracieuse création.

Parmi les bijoux offerts à la princesse royale d'Angleterre, à l'occasion de son mariage, nous avons cité une cravache tout à fait artistique. Un autre bijou très remarquable lui a été offert par un grand nombre d'Anglais résidant à Paris. C'est un collier de diamants provenant de la succession de Catherine II, de Russie, qu'on a fait remonter à la mode nouvelle et orner d'une croix et d'une agrafe de rubis. Le tout est d'une valeur de 160,000 francs. L'écrin seul a coûté sept mille francs; il est en galuchat vert avec toute la monture en or, et porte, sur le couvercle, une inscription en brillants entourant les armes anglo-prussiennes figurées en émail.

Lorsque nous parlions de l'aluminium, connu depuis trois ans à peine, et du parti qu'en pourrait tirer l'industrie, nous ignorions qu'il eût été appliqué déjà à des œuvres d'art remarquables, qui alimentent le commerce d'exportation. Ce métal léger, propre, facile à mouler, à ciseler, à estamper, se prête admirablement à la création de ces mille riens que consomme en grande quantité une population riche et arrivée à un grand raffinement de civilisation, et MM. *Baudin* frères, de Genève, ont su donner à une foule de ces riens charmants le cachet d'élégance et de bon goût qui caractérise leur maison. Ils ont créé en aluminium de ravissantes agrafes de corsage à pandeloques, ornées de lapis, d'émail et d'or, de charmantes bagues constellées d'étoiles, des épingles, des boutons de manchettes variés à l'infini, et jusqu'à des chaînes de montres à médaillons.

Nous avons parlé de ces poétiques enveloppes, qui font de la montre un bijou tout nouveau. L'excellence de leurs mouvements et l'admirable précision de leurs chronomètres ont assigné déjà à MM. *Baudin* frères un rang distingué parmi le commerce de l'horlogerie sérieuse.

Une merveille de leurs magasins, qui, dans un genre différent, marche de pair avec le portefeuille en or dont nous avons parlé, c'est la *boîte à musique*. Une tabatière fort élégante, et dans laquelle il y a place pour le tabac, contient tout un système mécanique à soufflets, au moyen duquel un petit oiseau, au plumage éclatant, chante, en battant des ailes, son joli chant de rossignol. Vous ne pouvez vous figurer, aimables lectrices, à quel point le chant de ce petit oiseau est agréable et réjouissant. Il faudrait le prescrire comme remède à toutes les femmes riches et ennuyées, au risque de leur imposer, en outre, comme prétexte à leur visite, l'achat d'un bijou; ce qui, je les en prévient d'avance, ne pourrait devenir pénible que par l'embarras du choix.

Nous pourrions en dire autant des préparations merveilleuses de M. *Legrand*, fournisseur breveté des cours de France et de Russie, car le parfum qu'on a essayé le dernier est toujours celui qui vous semble le plus délicieux. Nous donnons cependant une mention toute particulière à l'*essence impériale aux violettes de Parme*, qui est l'extrait à froid des violettes cultivées en Italie; — à l'*essence de Portugal* et au *bouquet des sylphides*.

Nous recommandons particulièrement, pour les soins de la toilette comme pour le mouchoir, l'eau *médicinale des Alpes*, supérieure à toutes les eaux spiritueuses, tant pour ses qualités hygiéniques que pour la suavité de son parfum.

— Le savon à l'huile de pistaches, précieux pour l'extrême finesse et l'onctuosité de sa pâte.

Enfin, comme recette tout à fait sérieuse, la *pommade au baume de Tannin*, qui s'emploie de concert avec l'eau tonique, pour empêcher les cheveux de tomber, leur donner de la vigueur ou les faire repousser en très peu de temps, et dont M. Legrand obtient chaque jour les résultats les plus satisfaisants.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 520.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure ornée d'une demi-couronne de géraniums variés avec tiges de boutons et feuillages mêlés au chignon, retombant sur la naissance des épaules.

Robe en tulle blanc, en tulle bouton d'or avec dessous en taffetas blanc, ornée de couronnes de géraniums variés.

Corsage décolleté à pointe longue en tulle blanc, draperie en tulle bouton d'or.

Manches très courtes composées d'un bouillon de tulle blanc surmonté d'un bouillon de tulle bouton d'or.

Une guirlande de géraniums formant un croissant sous la draperie remonte légère en biaisant et croisant la draperie près de l'épaule où elle s'arrête en un petit bouquet d'où retombent, sur la manche, de petites *trains* légères.

La jupe de taffetas blanc est recouverte de cinq jupes doubles en tulle, trois blanches, deux boutons d'or. Chacune de ces jupes est relevée et chiffonnée avec goût en bouffant sous une couronne de géraniums variés dont le milieu est rempli par un bouffant de tulle.

La première jupe relève à gauche, la seconde à droite, et ainsi jusqu'à la cinquième.

La jupe du haut a 3 mètres 50 de tour, les quatre autres ont 4 mètres 50.

TOILETTE DE SOIRÉE. — Coiffure en tulle illusion, ornée de bandeaux et de grappes en fruit de sorbier.

Le fond de la coiffure se compose de tulle bouillonné formant des côtes en long entre lesquelles retombent des branches flexibles qui sont garnies de petites grappes de trois fruits de sorbier. Des fruits de sorbier enfilés avec souplesse forment deux bandeaux qui s'entrelacent sur la tête et de chaque côté.

Robe à deux jupes en velours impérial ornée de bandes en taffetas et de neiges en petite blonde très légère.

Le corsage est décolleté carrément, l'épaulette est demimontante, le décolleté est très bas devant.

La taille forme la pointe. Un revers en taffetas part très mince de la taille, remonte en couvrant l'épaulette, et redescend derrière comme devant. Sur ce revers sont posées en neige de petites blondes bien légères; la dernière déborde l'étoffe pour donner de la douceur au bord.

Sur le devant sont posées des traverses en ruban qui partent des revers et sont nouées devant.

Derrière, il y a les mêmes traverses en ruban, mais sans les nœuds.

La manche est tout à fait ouverte devant, elle y est plate et forme des godets derrière. Le bord est garni d'une bande de taffetas recouverte de petites blondes. Un nœud retient le haut de la manche.

La jupe de dessus est garnie de cinq bandes de taffetas couvertes de petites blondes. Chaque bande est large de 20 centimètres en bas, et monte en *mourant*. L'écart des bandes en bas est de 30 centimètres entre chacune. La jupe longue est garnie au bas d'une bande couverte de petites blondes.

Une dentelle blanche accompagne le décolleté.

Manches de dessous demi-longues, en tulle illusion bouillonné à côtes.

MIGNON.

(Voyez le numéro précédent).

Alors elle se plongeait dans les réflexions les plus sombres. Il y avait surtout une pensée amère qui revenait toujours et qui la minait : Thérèse serait riche, beaucoup plus riche que ses enfants, car elle devait

avoir, outre sa part de l'héritage commun, toute la fortune de sa mère; elle joindrait donc à l'avantage d'une rare beauté celui d'une dot considérable.

Pour s'étourdir, Suzanne voulut au moins jouir de tout le faste de la fortune. Elle préparait une révolution dans les habitudes de la maison Crèveœur; et, comme tout pliait sous sa volonté, ou plutôt sous son adresse, ce qu'elle voulait devait s'accomplir.

Elle n'eut pas de peine à persuader à son docteur que l'air de la rue du Sentier lui était contraire, que c'était la cause de l'état de marasme de ses enfants. Et ce fut bientôt par ordre de la Faculté qu'on choisit dans le quartier du grand monde un hôtel somptueux pour y établir cette nombreuse famille, qui vivait trop à l'étroit et s'étiolait dans la cour sans soleil d'une maison de commerce.

Crèveœur, aveuglé, ne recula devant aucun sacrifice pour satisfaire à ces nouvelles exigences. Mais, pour aller de pair avec les amies élégantes dont on envoyait le luxe, il fallait encore à Suzanne une voiture avec tout le surcroît de personnel et de dépenses qui en sont la conséquence. Pourquoi n'aurait-elle pas aussi son château? Que pouvait-on lui refuser? n'était-elle pas assez belle? n'était-elle pas assez tendre pour Crèveœur? Son état languissant ne demandait-il pas les plus grands ménagements! Crèveœur s'exécuta donc sur tous les points, entraîné par une passion qui lui ôtait toute force pour la résistance, captivé par toutes les preuves d'affection que lui prodiguait l'adroite Suzanne, qui ne pouvait voir que lui, l'absorbait, et ne lui laissait pas un instant de solitude et de liberté.

Un beau domaine fut donc acheté en Normandie; car il s'agissait de rentrer en châtelaine dans le pays qu'on avait quitté sans autre fortune que la beauté et le savoir-faire, et c'était bien les anciens amis, témoins des embarras et de l'état de gêne du point de départ, qu'il fallait écraser par une entrée triomphale.

Le négociant, subjugué par cet ascendant irrésistible, mais effrayé de l'avenir qui se préparait, se risquait bien quelquefois à dire que les ressources de son commerce, qui avait déjà souffert par le changement de résidence, ne pouvaient suffire à ces prodigalités; que la dot de sa fille Thérèse ne lui appartenait pas et qu'il devait mettre à l'abri de toute catastrophe cette somme considérable, dont il avait la responsabilité.

Aborder ce sujet, c'était ranimer toute la colère cachée de Suzanne. Elle tombait alors dans des attaques effrayantes, et ne revenait à la vie que pour reprocher à Crèveœur de ne pas trouver les moyens de pourvoir honorablement à l'établissement de sa famille; elle lui citait alors les noms des négociants qui, en s'immisçant à des affaires de finances et à des spéculations lucratives, avaient réalisé en peu de temps des fortunes colossales; elle lui reprochait le terre à terre de la rue du Sentier. Quelquefois elle lui présentait des banquiers ou des agents qui se faisaient fort de doubler sa fortune, s'il voulait s'associer à leur industrie dangereuse.

Crèveœur fut assez faible pour entrer dans cette voie; mais le péril auquel il s'exposait lui fit faire tardivement des réflexions amères, et la lumière commença à se faire dans son esprit. Il regarda en arrière, se souvint du calme parfait de son premier ménage, et le compara avec les agitations de sa vie actuelle.

Il voyait sa pauvre Thérèse triste et abandonnée, paraissant comprendre depuis longtemps ce qu'il ne faisait lui-même qu'entrevoir. Un jour que leurs yeux se rencontraient avec une expression particulière, il la pressa dans ses bras.

— Pauvre enfant! lui dit-il sans ajouter une parole.

Elle lui baisa les mains et n'eut rien à répondre; mais ces deux cœurs blessés s'étaient entendus.

Ses anciens amis s'étaient éloignés; la société douteuse que Suzanne attirait à certains jours dans son hôtel pour faire parade de son nouvel éclat ne pouvait être du goût de Crèveœur. Il ne trouvait là que joie bruyante et plaisirs qu'il ne pouvait partager: rien pour le cœur, rien pour l'esprit; et il se tenait à l'écart.

Il ne rencontrait d'autre sympathie que l'amitié dévouée de Maurice de Terrenoire, proche parent de sa première femme. Maurice, beaucoup plus jeune que Crèveœur, avait été élevé par ses soins, le regardait comme un frère, et avait formé avec lui une liaison intime et inaltérable. On se souviendra peut-être de l'avoir entrevu au commencement de cette histoire; c'était l'ami obligeant qui avait présenté à Crèveœur le statuaire Marx et lui avait ainsi procuré un secours qui, par malheur, ne devait pas lui être longtemps profitable, et qui même, sous une influence fatale, devait être la cause de son désastre.

Cet attachement déplaisait souverainement à l'impérieuse Suzanne, et elle avait tout osé pour amener un refroidissement et une rupture; après avoir fait à Maurice de gracieuses avances pour le rallier à ses intérêts et pour le dominer, n'ayant obtenu aucun succès, elle avait adopté une marche contraire. Elle avait voulu le compromettre dans des affaires ténébreuses, avait employé contre lui l'arme odieuse de la calomnie; mais Maurice semblait ne rien voir de ces manœuvres, et persistait, seul des anciens amis de Crèveœur, à garder ses entrées dans cette maison désolée, comme s'il s'était donné pour mission secrète de surveiller cet intérieur menacé de quelque catastrophe.

Maurice de Terrenoire était un de ces hommes froids, intègres et observateurs, dont le regard sévère trouble les consciences douteuses. Il cachait difficilement l'intérêt profond que lui inspirait la charmante Thérèse, qui à l'âge de seize ans avait déjà toutes les grâces d'une jeune femme, et dont la poétique beauté se développait de jour en jour avec un nouvel éclat. Il lui adressait bien rarement la parole, et la différence de leur âge ne motivait entre eux aucune familiarité; mais il l'admirait en silence, et ses yeux ne pouvaient se détourner de ce reposant spectacle. Maurice, à peine âgé de vingt-six ans, n'avait pour ainsi dire pas eu de jeunesse. Il avait été sérieux et passionné pour la science dès ses plus jeunes années, et il jouissait déjà de la considération qu'on n'accorde ordinairement qu'à l'âge mûr. Il avait conquis par de fortes études un rang élevé dans les ponts et chaussées; c'était un ingénieur habile, dont les derniers travaux avaient été remarqués et signalés par le ministre. Suzanne, qui se révoltait contre toute résistance, ne voulut pas s'avouer vaincue. Il fallait l'emporter à tout prix. Il fallait que Crèveœur restât seul à sa merci. Elle pénétra dans les mille sinuosités qui circonviennent le

pouvoir, fit jouer des ressorts cachés, ne recula devant aucune influence, et, par l'entremise d'une de ces femmes qui se glissent partout, elle parvint à persuader au ministre que Maurice de Terrenoire désirait vivement obtenir une mission importante en Italie, déjà sollicitée par un de ses collègues, mais qu'il était trop fier pour en faire lui-même la demande. Le ministre, qui faisait le plus grand cas de la capacité de Maurice, fut heureux de lui donner cette marque de confiance, et se hâta de lui envoyer sa nomination et ses instructions. Maurice, fort surpris, tâcha vainement de se démettre de ses fonctions.

— Il est trop tard, lui dit le ministre, nous avons compté sur vous; du reste, cette circonstance est trop favorable à vos intérêts et à votre avancement pour que je vous permette de la négliger, et bientôt vous m'en remercirez.

Il fallut partir. Ce ne fut pas sans une grande peine que Maurice fit ses adieux à Crèveœur. Suzanne triomphait en silence, en voyant le succès de sa ruse; elle allait donc être délivrée d'un témoin importun, d'un censeur clairvoyant.

— Mon ami, lui dit Crèveœur en lui prenant la main quand ils se trouvèrent seuls, allez-vous donc nous abandonner? Vous n'avez pas cherché mes confidences, mais tout me dit que vous m'avez deviné. O vous, le seul ami qui me reste, vous qui me rattachez par le souvenir au temps de mon bonheur passé, Maurice, je ne suis pas heureux. Et ma Thérèse bien-aimée, celle que je voulais protéger en formant de nouveaux liens, a-t-elle assez souffert sans se plaindre! Maurice, vous partez; et un pressentiment funeste me dit que j'aurai bientôt besoin de votre secours.

— Tout à vous et toujours, dit Maurice; mais chassez ces tristes idées et prenez courage. C'est l'aveuglement qui vous a perdu, Crèveœur; si vous voyez le danger, il est déjà presque évité. Il ne m'appartient pas de vous tracer une ligne de conduite, mais il vous faut de l'énergie. Prenez garde et veillez.

— Je l'ai perdue, mon énergie, dit Crèveœur d'une voix découragée; mes forces m'abandonnent, mon ami, tout me semble difficile. Je me sens dominé par une influence fatale. Oui, il est trop tard pour résister à l'ascendant que j'ai laissé prendre. Le moindre échec, je le sens bien, peut maintenant m'abattre. Mais il y a surtout une inquiétude qui m'obsède... Si je succombe, que deviendra Thérèse? Sa jeunesse, sa beauté, seront pour elle des périls. Vous le savez, je craignais autrefois de la laisser sans une mère; mais, à vous seul je puis le dire, Maurice, j'ai plus à craindre aujourd'hui; oui, dit-il, en faisant un effort, j'ai fait bien tard cette découverte qui me tue, ce n'est pas avec une mère que je la laisse, c'est...

— Mais vous êtes là pour la défendre, dit Maurice en l'interrompant.

— Mon ami, les moments sont précieux, dit Crèveœur, on nous observe peut-être, car ma vie est à jour, prenez vite ces papiers, je ne puis les mettre en meilleures mains, promettez-moi de ne les ouvrir que lorsque vous recevrez la nouvelle de ma mort; j'espère, Maurice, que vous ferez ce que je vous demande. J'ai compté sur vous, et je n'ai plus que vous.

Et il lui prit la main, sans pouvoir continuer.

Je vous rapporterai ces papiers à mon retour, mon ami, dit Maurice, vous vous effrayez sans motif sérieux;

en tous cas, *comptez sur moi*, je vous dois tout; ma vie est à vous.

Maurice n'était pas un homme démonstratif, mais c'était un ami sûr et dévoué; sa parole était sacrée. Crèveœur parut moins inquiet en sachant ses dernières volontés en des mains si pures. Maurice s'éloigna en l'embrassant tendrement, en serrant lentement la main de Thérèse et en l'interrogeant d'un regard qui exprimait tous ses sentiments de protection et de respect.

— Merci ! lui dit Thérèse en le regardant avec reconnaissance.

Et il y avait beaucoup d'expression dans ce son de voix et dans ce regard humide.

Crèveœur se trouva plus seul et plus malheureux que jamais après le départ de Maurice. Il ne pouvait prendre Thérèse pour confidente; il ne voulait pas lui ôter ce qui pouvait lui rester d'illusions sur l'affection de sa belle-mère, et faire entrer déjà la défiance dans cette âme si tendre et si aimante.

Il y a des pressentiments qui ne trompent pas. Les affaires périlleuses dans lesquelles Crèveœur s'était engagé, sous l'influence, presque sous les ordres de Suzanne, pour subvenir aux dépenses excessives de sa



Thérèse... prit ses mains déjà refroidies (Voir page 82).

maison et pour augmenter rapidement sa fortune, le préoccupaient sans cesse. Il ne sentait plus sa tête assez forte pour faire face aux événements; de nouvelles exigences se produisaient. Un revers inattendu, qui pouvait mettre en péril l'honneur de sa maison jusque-là sans tache, altéra sa santé sans retour. Thérèse, attentive près de lui, ne voulait pas le quitter, mais sa belle-mère parvenait le plus souvent à l'éloigner en la chargeant de mille soins pour la jeune famille.

Un jour, Suzanne voyant Crèveœur assez mal, osa lui demander indirectement s'il avait pris ses disposi-

tions, et, rapportant tout à elle-même encore dans une situation si douloureuse, elle laissa entendre combien sa position serait incertaine s'il n'avait pas pris le soin d'y pourvoir.

Crèveœur, déjà affaibli de tant de crises précédentes et frappé par ce dernier trait d'égoïsme, ne répondit pas et tomba dans un grand accablement. Suzanne, effrayée par l'image de la souffrance, se retira sans rien dire. Lorsque Thérèse entra dans la chambre de son père, elle fut épouvantée de l'état dans lequel elle le trouva, renversé sur un fauteuil, pâle, sans mouvement, couvert de sueur et respirant avec

effort; elle le crut d'abord sans connaissance, mais elle remarqua bientôt que ses yeux seuls avaient encore la vie et se portaient sur elle avec tendresse et énergie.

— Mon père, mon bon père, qu'as-tu? s'écria-t-elle; a-t-on été chercher le docteur?

— Non, dit le père d'un signe de tête.

— Que veux-tu? que veux-tu? dit tendrement Thérèse en voyant l'expression suppliante de ses yeux; as-tu quelque chose à me dire? à moi seule?

— Oui! fit Crève-cœur, en penchant la tête avec effort.

— Oh! parle, mon père chéri! je ferai tout ce que tu me diras. Je sais tout, j'ai compris, va; j'ai bien compris ce que tu as dû souffrir; tu peux tout me dire, à moi!

Crève-cœur faisait de vains efforts; il ne pouvait plus rien dire; il était déjà frappé d'un commencement d'attaque. Mais ses yeux se portaient toujours avec la plus grande vivacité vers sa fille, et de là, décrivant comme un cercle, allaient se diriger vers un des murs de la chambre.

Thérèse tournait les yeux du même côté, et cherchait ce qui pouvait arrêter le regard vitreux de son père; et, montrant timidement une miniature accrochée près de la cheminée:

— Est-ce cela? dit-elle.

— Oui, reprit Crève-cœur par un signe de tête non équivoque.

— C'est cela, mon cher père; c'est bien cela? Tu veux que j'écoute M. Maurice comme je t'écouterais, que j'aie confiance en lui comme en toi-même, qu'il soit mon frère, dis; est-ce là ce que tu veux?

La figure de Crève-cœur reprit un peu de vie, et, faisant un dernier effort, il articula froidement: *Oui*, en regardant Thérèse avec les yeux les plus tendres; puis ce regard se voila, et il retomba renversé sur son fauteuil. Déjà il n'existait plus; l'œuvre de destruction était accomplie. Le poison de l'égoïsme avait pénétré jusqu'au fond de ses veines, mais l'homme de l'art ne devait pas en découvrir la trace.

Thérèse se jeta à ses genoux, l'appela en vain, prit ses mains déjà refroidies, et, ne pouvant plus douter de son malheur, tomba évanouie à ses pieds sans avoir la force d'appeler au secours.

Une femme de service, entrant par hasard, trouva le père et la fille en cet état, les crut morts tous les deux et courut prévenir sa maîtresse, en prenant toutes les précautions pour ménager sa sensibilité.

Le docteur le plus voisin, appelé en toute hâte, déclara qu'il était trop tard; que Crève-cœur était mort, depuis environ une demi-heure, d'une apoplexie foudroyante.

— Quant à cette jeune fille, dit-il après avoir contemplé avec pitié ce beau marbre couché, semblable à une fille de Niobé, ce n'est rien; mais ménagez-la, elle a besoin des plus grands soins.

Il fit quelques prescriptions et sortit.

VIII.

LE MARTYRE.



Le masque tombe! Suzanne n'est plus l'épouse languissante et épuisée, passant sa vie à respirer des sels sur un divan dans le demi-jour d'un boudoir; elle se lève comme Sixte-Quint se leva quand il jeta sa béquille. Elle est guérie; elle est forte et puissante; il

faut que tout plie maintenant devant elle. — Elle est la reine.

C'est bien à elle le château, l'hôtel et la maison Crève-cœur; elle le croit du moins; elle les a bien gagnés. — Et Thérèse aussi est à elle, à elle sans secours et sans défense.

La malheureuse enfant n'était pas en état de se rendre compte de ce qui se passait autour d'elle. — Elle avait bien vu un prêtre s'asseoir au chevet d'un mort. — Elle avait vu passer des hommes noirs; elle avait vu emporter un lourd fardeau. — Elle restait dans son immobilité comme une statue de la douleur. — Elle ne savait pas même pleurer.

— Assez! lui dit Suzanne en passant près d'elle, votre douleur n'est sans doute pas plus profonde que la mienne, et pourtant je sais me contenir.

— Et moi, je sais l'obéissance que je vous dois, madame, dit Thérèse en faisant un effort. Je réglerai mon courage sur le vôtre. Si vous ne permettez pas à la fille de pleurer son père, je cacherai mes larmes, comme vous cachez les vôtres. — Vous n'avez qu'à commander, madame; je connais mon devoir; je vous prouverai ma soumission.

— Nous verrons bien, dit Suzanne; je vous jugerai par vos actes et non par vos paroles.

Le premier soin de Suzanne fut d'envoyer chercher son notaire et de s'enfermer avec lui.

Thérèse tâcha de surmonter sa douleur, ou du moins de ne pas s'en laisser accabler. Elle voulut se tracer une ligne de conduite; elle se souvint des recommandations de son père; elle trouvait une faible consolation à penser qu'il lui restait sur la terre un protecteur sur lequel elle pouvait compter, un ami en lequel son père lui avait ordonné d'avoir confiance comme en lui-même, un frère qui lui avait donné la main avant de s'éloigner.

Elle prit donc confiance en Dieu, et se dit qu'en accomplissant tous les devoirs qui lui seraient imposés, en reportant son amitié et ses soins sur ses petites sœurs délaissées, elle pourrait encore trouver quelque repos en elle-même et se nourrir en cachette de ses



22

Jules David

520

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Coiffures de la M^{me} R. Lhopiteau (Robes de Pauline Linter). Modes de Camille Bayol. Chaussées
 d'Antin 27^{bis} Coiffures de Sergent fils, & M^{me} S. Augustin, 118. Fleurs de Camille Duchateau rue
 St. Marc, 19. Dentelles de G. Violard. Rubans et Passementerie à la Ville de Lyon Chaussées d'Antin, 6.
 Mouchoirs de Chapron. Parfums, Essences et Gants de LeGrand journal, 6, rue St. Nol, Empereur et des Cours
 Étrangères. Chapeaux pour ameublements de Desvignes Rives et C^o 102, r. Richelieu. Cour de la M^{me} de Comte Lassalle et C^o

Entered at Stationer's Hall.

LONDON at the Monitor Office 15 Brook Street John NEWCOMB Printer & C^o General Agents

MADRID, P. J. de la Prina

chers souvenirs; elle se promet de s'observer et d'être prudente et forte.

— Ce sont les enfants de mon père, se disait-elle, je les aimerai comme des sœurs chéries, comme tout ce qui me reste de mon père bien-aimé; la tendresse que je leur montrerai désarmera peut-être une irritation que je ne peux comprendre.

Son temps, qu'elle partageait autrefois entre ses études, la compagnie de son père et les soins de la maison, elle le consacra entièrement à s'occuper des quatre petites filles toujours abandonnées à des femmes de chambre.

Cette grande et belle jeune fille, aux noirs habits de deuil, était sans cesse entourée de ces quatre petites créatures dont l'avenir était aussi bien incertain. C'était comme une jeune veuve entourée de ses enfants.

Elle leur apprenait à bien parler, à bien se tenir, à être douces et polies entre elles. Ces petits enfants, si longtemps isolés, l'adoraient et ne savaient plus se passer d'elle. Ces petites plantes, à mesure qu'elle les cultivait avec amour, devenaient moins sauvages.

— Où est-il donc, notre père? disaient les enfants; reviendra-t-il bientôt?

Elles ne savaient rien de la vie; Thérèse fut obligée de leur apprendre ce que c'est que la mort.

— Vous venez du ciel, leur disait-elle, et si vous êtes bonnes et sages, si vous vous aimez, vous retournerez au ciel, et là nous retrouverons toutes notre bon père, qui y est déjà retourné et qui nous attend. Mais il vous regarde, il a toujours les yeux tournés vers ses chères petites filles, et il les appelle par leur nom. Si elles écoutent bien, elles peuvent encore entendre sa voix; si elles s'aiment bien, il sera heureux; si elles se disputent, il pleurera.

Les petites aimaient bien leur père, car c'était de lui et de Thérèse, bien plus que de leur mère, qu'elles avaient reçu des soins et des marques de tendresse. Elles regardaient donc dans le ciel par la fenêtre pour tâcher de voir leur père, et quelquefois elles croyaient entendre sa voix.

Un jour qu'elles n'étaient pas d'accord, la plus grande disait à une autre, en regardant Thérèse et en rendant le jouet qui était l'objet de cette discussion :

— Ne nous disputons pas et embrassons-nous, car voilà père qui va pleurer.

Thérèse avait soin de faire avec elles la prière du matin et du soir; rien n'est plus doux et plus salubre dans la famille, il en reste toujours quelque chose. Le nom de son père, de ses parents et de ses amis n'était jamais oublié dans cette prière. Il se produisit ainsi un rapide changement dans les habitudes de ces petits enfants, que la bonté et la douceur rendaient déjà plus gentilles.

Elle se reprochait presque de ne pas leur avoir donné toute sa vie. Elle oubliait les mille soins dont elle avait entouré son père, et les mille occupations futiles dont sa belle-mère savait la charger pour l'éloigner; mais alors la veuve était absorbée par les in-

ventaires, les procédures, les calculs des probabilités, pour arriver au chiffre de sa fortune personnelle, et elle abandonnait, pour la première fois, Thérèse à ses instincts de sœur dévouée.

Madame Crève-cœur, munie du Code de la veuve et de l'orphelin, entourée de livres de procédure qu'elle tâchait de déchiffrer, en consultations continuelles avec des avoués et des avocats, eut bientôt à revenir de ses illusions. Le notaire eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'après tant

de profusions, la plus grande moitié de ce qui restait de cette fortune si florissante autrefois représentait le patrimoine de Thérèse seule, et qu'elle n'aurait à partager avec ses quatre filles que l'autre moitié.

Un autre instinct, aussi cruel que l'égoïsme, s'était révélé en elle dans cette position nouvelle et inattendue, c'était l'affection de la louve pour ses petits. Une de ses filles était malade; elle ne s'en était guère inquiétée, et Thérèse veillait au chevet de la pauvre petite lorsque Suzanne entra dans la chambre des enfants.

— Qui vous a chargée, dit-elle, vous Thérèse l'étrangère, de garder mes filles, et dans quel état me rendez-vous déjà celle-ci?

Et la prenant par le bras, elle l'éloigna du lit.

— De grâce, dit Thérèse à voix basse, épargne-moi du moins devant ces enfants qui m'aiment encore, ne suis-je pas leur sœur? Et puis, l'âme de mon père



Elle était sans cesse entourée de ces quatre petites créatures.

qui vient à peine de quitter cette maison pourrait nous entendre. Ce sont mes petites sœurs, madame, pour-quoi douter de mon affection pour elles ? Laissez-moi les aimer ; je ne ferai rien que par vos ordres. Je vous en supplie, laissez-moi remplir les intentions de mon père ; je vous prouverai toute mon obéissance.

— Est-ce aussi l'intention de votre père, mademoiselle, dit Suzanne avec mépris, qui a placé dans votre chambre ce portrait qu'on y a trouvé?...
Et elle montrait la miniature de Maurice.

— Vous êtes précocce, Thérèse... ajouta-t-elle avec une intention cruelle.

— Oh ! madame, dit Thérèse indignée.

Elle s'arrêta ; elle cherchait vainement une réponse ; elle ne voulait rien dire des suprêmes recommandations de son père.

— Allez dans votre chambre, dit froidement Suzanne, et vous attendrez mes ordres.

Thérèse sortit en donnant un dernier regard à ses petites sœurs qui pleuraient et voulaient la suivre, et le spectacle de cette affection augmentait encore le ressentiment de la vindicative belle-mère.

Le notaire de la famille était un M. Renard, homme des plus honorables, ami dévoué et éprouvé, qui avait fait bien des efforts pour retenir Crèveœur sur la pente qui devait le conduire à sa perte. Il était demeuré cependant le conseiller le plus intime de madame Crèveœur. Il la laissait parler, confesser ses projets, l'encourageait même dans ses ambitions, comme s'il voulait savoir jusqu'où elle pouvait aller.

Mais était-ce là un confident bien sincère des intentions de madame Crèveœur ; ou bien ne se disait-il pas qu'il défendrait mieux les affections de l'ami qu'il avait perdu en gardant ses entrées dans cette maison, où il entrevoyait des inimitiés profondes ? Ce qui peut nous le faire croire, c'est sa délicatesse bien connue qui devait l'empêcher d'être complice de mauvais desseins ; et puis, c'est que M. Renard était aussi le notaire et l'ami intime de Maurice de Terrenoire et devait savoir à qui il avait affaire. Il écoutait donc avec complaisance et avec une sympathie apparente toutes les plaintes que Suzanne ne se lassait pas de lui faire au sujet de sa belle-fille.

De nombreuses amies venaient par curiosité, bien plus que par affection, savoir où en était Suzanne, qui se donnait pour millionnaire. Elle ne manquait pas de raconter alors qu'elle avait trouvé dans la chambre de Thérèse le portrait de M. de Terrenoire, qui avait été soustrait, ainsi que quelques objets insignifiants ; elle insinuait que Thérèse était restée seule dans la chambre de son père et prétendait la rendre responsable de tout ce qui pourrait manquer.

Le bruit d'une liaison intime entre Thérèse et Maurice fit bientôt le tour de cette société frivole et avide de scandale. Le tout fut orné de commentaires auxquels chaque narrateur savait ajouter quelque chose.

Thérèse, quand elle paraissait au salon, était accueillie par des demi-mots perfides et par des sourires mal dissimulés. Quelques femmes, qui ne lui pardonnaient pas d'être si jeune, si riche et si belle, étaient heureuses de pouvoir lui demander quelquefois avec intérêt comment se portait M. de Terrenoire.

Ce qu'elle devait souffrir de voir ainsi manquer de respect aux dernières volontés de son père, de voir

ainsi profaner ses plus purs souvenirs, nous ne saurions le dire. Quel fut le long martyre de la pauvre Thérèse, tous les cœurs le devineront.

M. Renard, le notaire, toujours assidu chez madame Crèveœur, qui ne savait plus se passer de lui, avait eu tout le temps d'écrire à Maurice de Terrenoire, et n'avait sans doute pas manqué de tenir son ami au courant de ce qui se passait et de ce qui pouvait l'intéresser. Peut-être même avait-il déjà reçu sa réponse et ses instructions. Et, comme Suzanne lui exposait un jour combien il lui était difficile, au moment de partir pour la campagne, de garder une jeune fille qui ne savait pas se garder elle-même :

— Ce n'est pas facile, j'en conviens, dit le notaire ; ah ! il faudrait là les bonnes doubles portes d'un couvent... et je m'en souviens maintenant, j'aurais presque ce qu'il vous faut... mais non, par réflexion, cela ne peut vous convenir.

— Quoi donc ? dites toujours, reprit Suzanne avec vivacité, je ne sais vraiment qu'en faire !

— Ah ! je connais un couvent où les filles sont bien gardées, dit le notaire... Mais voilà peut-être l'inconvénient, c'est que Thérèse pourrait prendre là le goût de la vie religieuse ; car j'ai remarqué dans son caractère un peu d'exaltation de ce côté ; et, si vous tenez à la marier, vous vous préparez peut-être une contrariété. Après tout, ajouta-t-il négligemment, si elle se fait religieuse, ça la regarde, et vos enfants n'auront, selon toute apparence, qu'à y gagner.

— Mais je ne dis pas non, dit Suzanne avec indifférence. Il y a quelque chose dans votre idée, et puis, en prenant cette décision par votre conseil, j'en aurai moins la responsabilité ; je m'en rapporte à vous.

— Eh bien, dit Renard, tâchez de la décider ; je me fais fort de vous donner une lettre de recommandation qui vous ouvrira toutes les portes.

Suzanne entrevoyait avec une joie secrète l'avantage de se débarrasser de la présence importune de Thérèse, dont la beauté, la fortune et même la soumission l'offensaient ; la résistance aurait mieux donné carrière à ses emportements. De plus, il lui restait l'heureuse chance de lui voir prendre l'habit, et abandonner ainsi à ses sœurs sa part de fortune.

Elle fit venir Thérèse, et, lui parlant avec quelque douceur, contre son ordinaire, elle lui fit part de la proposition de M. Renard.

— Chère madame, dit Thérèse suppliante, ne me séparez pas de mes sœurs ; c'est tout ce qui me reste de mon père ! Qu'ai-je fait pour mériter votre colère ? Je vous aiderai, madame, à soigner ces chères enfants : vous ne pouvez pas vous en occuper toujours. Vous savez combien la petite est délicate. Vos servantes ne peuvent pas avoir pour vos enfants la même affection que nous. Je vous remplacerai quelquefois. Je vous en supplie, ne me séparez pas de la famille !

— Vous vous croyez peut-être indispensable ? dit madame Crèveœur, rassurez-vous. Une mère saura vous remplacer. Réfléchissez, Thérèse ; je ne vous ferai pas violence. Allez, nous en reparlerons dans quelques jours.

Peu de temps après, Thérèse se tenait debout dans la chambre de sa belle-mère, qui l'avait fait venir et lui donnait des ordres.

— N'entendez-vous pas ? lui dit-elle ; cherchez donc mes ciseaux qui doivent se trouver sur la cheminée.

Thérèse, toujours pressée, se dirigea vers l'endroit indiqué; mais, en prenant les ciseaux, elle regarda involontairement un papier ouvert et imprimé en gros caractères sur lequel les ciseaux étaient posés. Le nom de TERRENOIRE était le premier mot qui avait frappé ses regards. Le papier n'était pas entouré du filet noir qui annonce tout d'abord une fatale nouvelle.

Pourquoi alors eut-elle besoin de s'appuyer à la cheminée? pourquoi porta-t-elle la main à son front brûlant en lisant de nouveau ces trois lignes :

« M
 » Madame veuve de Terrenoire a l'honneur de vous faire part du mariage de son fils, M. Maurice de Terrenoire, ingénieur des ponts et chaussées, avec mademoiselle Maria Visconti.

» Florence, 13 juin 18...

Pourquoi, à cette lecture, Thérèse resta-t-elle inanimée?...
 — Eh bien, Thérèse, dit la belle-mère avec impatience, m'avez-vous entendue? à quoi rêvez-vous?

— Je rêve... au couvent où vous voulez m'envoyer, dit Thérèse en faisant un suprême effort. Oh! que j'y serai bien! Je ne serai plus jamais, madame, un obstacle à vos desseins. Disposez de moi: je suis prête à partir.

— Encore un caprice! dit la belle-mère. Ce sera sans doute le dernier.

Peu de jours après cet entretien, Thérèse était introduite par madame veuve Grèvecœur dans le parloir des Augustines, comme nous l'avons vu au commencement de ce récit.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

(La suite au prochain numéro.)



A quoi rêvez-vous?

DEUX PAQUERETTES.

A mademoiselle ANNA ROLLAND.

Simplettes petites fleurs, semblables et jumelles,
 Savez-vous mes chagrins et mes espoirs voilés?
 La tristesse et la nuit vous ont faites, comme elles,
 Souriantes parmi les rayons étoilés.

Délices de l'aurore et de l'herbe arrosée,
 Frères astres de neige aux fragiles couleurs,
 Le coteau frissonnant vous baignait de rosée:
 Vous vous réveillerez peut-être sous des pleurs.

Car, pour porter remède à nos douleurs secrètes,
 Grâce aux larmes du ciel qui vous ont fait fleurir,
 Au fond de vos cœurs d'or, naïves paquerettes,
 Vous gardez le secret qui fait vivre et mourir.

Je pourrais le savoir en brisant vos pétales;
 Mais non, sœurs de la brise errante du matin,
 Qu'une autre vous l'arrache avec ses mains fatales
 Et vous déchire au vent pour savoir son destin!

Qui sait si pour Dieu même, humble offrande accueillie
 Mieux que le diamant à l'éclat précieux,
 Le cœur d'une fleurlette à son matin cueillie
 Ne vaut pas une étoile orgueilleuse des cieus?

Pauvre bouquet des champs, rassure-toi. Respire.
 Haleine que je sens frémir sous mon baiser!
 Je souffre, j'ai pitié de tout ce qui soupire
 Et de tout ce qu'il est facile de briser.

THÉODORE DE BANVILLE.

Bellevue, décembre 1857



CULTURE DES PLANTES BULBEUSES.

Choisissez chez un grainetier de beaux oignons bien fermes, bien arrondis, bien faits, très colorés de pourpre violacé, si ce sont des Hyacinthes, ayant un plateau ou couronne (la partie inférieure où naissent les racines) très saine; remplissez d'eau, dans laquelle vous mettrez quelques grains de sel ou quelques gouttes d'acide nitrique, une ou plusieurs carafes dont l'ouverture sera proportionnée et faite de manière que l'oignon pose sur l'eau seulement, et que ses racines seules, quand il en aura développé, plongent dans le liquide. Assez ordinairement on se sert pour cette culture de carafes rétrécies du haut et munies d'un petit rebord à peu près comme un chandelier. Il y aurait assurément moyen d'employer d'autres vases auxquels on adapterait un dessus mobile ou fixe percé de trous comme un chauffe-pieds ou une planche à mettre des bouteilles à égoutter. Ce dessus pourrait se recouvrir d'une mousse fine, fraîche et verte, très courte, qui ne cacherait que la surface du couvercle et la base des oignons. On pourrait même enjoliver le vase d'une sorte de galerie de forme et de grandeur tout à fait arbitraire, et que le goût seul indiquerait soit aux ferblantiers, soit aux artistes en terre cuite (anciennement *potiers de terre*), qui font aujourd'hui des modèles en ce genre très variés, souvent très curieux, quelquefois aussi très ridicules.

Les Narcisses, et notamment celui à bouquets, se cultivent parfaitement en carafes. On doit tous les matins soulever les oignons et ajouter la quantité d'eau nécessaire pour remplacer celle qui aura été évaporée ou absorbée. Tous les trois ou quatre jours on enlève complètement les oignons et on change l'eau avec le soin de remettre dans la nouvelle un peu de sel ou d'acide nitrique, puis on remplace les plantes comme précédemment; elles ne souffrent pas du tout de ce genre de *rempotage à racines nues*, même étant en fleurs. Si on cultivait sur un vase à couvercle mobile, on enlèverait celui-ci et avec lui les plantes; si le couvercle était fixe et l'ouverture des trous trop étroite pour remettre facilement l'oignon en place, on soutirerait l'eau par un trou percé inférieurement et fermé par un bouchon.

Il y a plusieurs autres manières de cultiver les plantes bulbeuses dans les appartements: c'est en pots de jardin, ou en pots remplis de terre ou de mousse. Je ne saurais trop recommander aux personnes qui cultivent des plantes bulbeuses en pot, dans leurs appartements, de mettre au fond des vases une petite couche de mousse: elle entretient ainsi une sorte de fraîcheur et de porosité bienfaisante qui plaisent aux racines des plantes, et prévient en même temps l'entraînement de la terre par l'eau des mouillures, ce qui mérite assurément d'être pris en considération dans une chambre, un salon, sur une cheminée, où la moindre tache peut avoir des conséquences fâcheuses.

Il y a une autre manière de cultiver les plantes bulbeuses; elle est trop peu connue et trop peu usitée: c'est la culture dans la mousse. Plusieurs de nos lecteurs ont peut-être admiré des pyramides, des globes, des cônes, des lampes suspendues, en bois, en fer-blanc, en tôle, en terre cuite, symétriquement percés de trous, et formant en hiver de charmantes masses de fleurs variées, soit des Hyacinthes aux délicieux parfums, soit des Crocus aux mille couleurs. Ces vases de toutes formes sont creux, comme bien on le pense; on les renverse, et alors on commence par le haut à mettre un oignon dont la tête se dirige dans le trou; on remplit de terre au fur et à mesure que l'on garnit les trous d'oignons, puis on applique une plaque, couvercle ou tampon à la base, puis on retourne la pyramide ou le cône. Quelquefois un petit trou ménagé au sommet permet d'arroser sans toucher au vase, mais le plus souvent il faut le renverser, le laisser ainsi le temps nécessaire pour que la terre absorbe l'eau dont elle a besoin pour entretenir la vie et la fraîcheur des plantes qu'elle alimente.

On fabrique des pots à fleurs percés tout autour de trous par lesquels on fait passer des oignons comme il vient d'être dit. Ces pots ne produisent un bon effet qu'autant qu'ils sont placés sur le sommet d'un poteau, d'une colonne ou sur un pied quelconque; mais alors, comme les pyramides ou cônes cités plus haut, ils produisent beaucoup d'effet quand de nombreuses fleurs, sortant horizontalement et se redressant assez brusquement, forment une girandole énorme et variée en couleurs. Au lieu de terre, si nous mettons de la mousse entière ou hachée si elle est par trop longue, bien battue, bien épluchée, bien tassée; si nous l'entretenons dans une onctuosité continue, ce qui n'est pas difficile, en la mouillant un peu tous les matins, les plantes, les oignons, y développent des racines fortes, nombreuses et vigoureuses; les bulbes se conservent mieux, les tiges sont plus fortes, les feuilles plus amples, les fleurs plus grosses, plus parfumées encore que dans la terre, conservent mieux aussi leurs couleurs, parce que les plantes sont moins épuisées par l'eau des arrosements, qui sont généralement plus abondants pour les plantes cultivées en terre que pour les autres, qui se contentent d'une humidité douce. Un grillage en fer peint auquel on peut donner toutes les formes imaginables, soit pour être posé sur un pied ou sur un meuble, soit pour être suspendu, que l'on emplisse de jolie mousse que l'on fait un peu dépasser le grillage, et dans laquelle on met des oignons placés horizontalement à fleur de la mousse; ces masses de verdure produisent dans un salon un effet pittoresque auquel n'est pas comparable celui des plus beaux lustres.

Je ne saurais trop insister sur une erreur générale qui fait supposer à presque toutes les personnes qui cultivent des plantes dans leurs appartements qu'elles doivent être placées dans l'endroit le plus chaud, le plus près possible de la cheminée. Il n'en est rien. Les plantes, et notamment les Hyacinthes, les Tulipes duc de Thol, les Narcisses, les Crocus, etc., s'accommodent parfaitement d'une température moyenne de 6 à 10 degrés, et même moins; tandis que sur une cheminée, l'air, très dense, très desséchant, et souvent chargé de miasmes nombreux qui s'élèvent du foyer, altère les plantes, les charge d'une poussière qui obstrue leurs pores, noircit leur feuillage, prive les fleurs de leur beauté tout en les empêchant d'ouvrir convenablement. Dans une atmosphère semblable, les fleurs ne sont jamais ni belles, ni bien parfumées, ni d'un coloris satisfaisant, à moins que l'on n'éponge fréquemment le feuillage, ou qu'on ne l'arrose vigoureusement en répandant dessus, au moins une fois par jour, une pluie fine, ce qui peut se faire facilement en plaçant momentanément le pot dans un grand vase, ou, mieux encore, sur le balcon d'une fenêtre, où l'on peut submerger la plante sans mouiller l'appartement.

On peut également cultiver les Hyacinthes dans des caisses, dans des jardinières, dans de grands vases, sur des terrasses, des balcons, des fenêtres, etc. On met au fond des vases ou des caisses quelques tessons et un peu de mousse; celle-ci n'est pas indispensable. On prend ensuite une bonne terre de jardin, allégée par un cinquième environ de terreau substantiel autant que cela se peut. Dans le cas contraire on se sert de la terre que l'on peut se procurer, sauf à obtenir des fleurs un peu moins belles et une végétation moins luxuriante. On remplit le vase jusqu'à 8 ou 10 centimètres du bord, puis on place les oignons sur cette couche de terre et on les recouvre ensuite en emplissant de terre le vase jusqu'à 2 ou 3 centimètres du haut. Le vide qui reste est nécessaire pour faciliter l'absorption de l'eau des arrosements. Il faut mouiller assez souvent pour que la terre soit toujours fraîche sans être humide; biner de temps en temps la surface pour que l'air pénètre dans l'intérieur de la masse, jeter un peu de sel dans l'eau.

NOUVELLE MÉTHODE A EMPLOYER POUR CALQUER.

Les méthodes employées jusqu'à présent pour calquer donnent, comme on sait, assez d'embarras. La nouvelle méthode procure l'avantage de pouvoir reproduire directement, sur un papier blanc, opaque en lui-même (que ce soit du papier à lettre, à dessin ou du papier ordinaire), un dessin, une figure de l'écriture, non-seulement avec du crayon, mais tout aussi facilement avec de l'encre, de l'encre de Chine ou des couleurs à l'eau. Cette méthode est très simple et susceptible d'être appliquée de diverses manières. On étend le papier sur lequel on veut reproduire le dessin sur l'original qu'on veut calquer, et l'on frotte le papier supérieur avec du coton trempé dans de la benzine pure (principe le plus volatil de l'huile de goudron). Les parties frottées, s'imbibant de benzine, deviennent ainsi aussi transparentes que le meilleur papier à calquer; de sorte qu'on distingue assez nettement pour pouvoir calquer le dessin le plus fin tracé sur la feuille inférieure. Le papier ne devient ni chiffonné ni ondulé, mais il reste parfaitement lisse et uni; cependant les traits faits au crayon se fixent sur le papier enduit de benzine plus solidement que sur le papier ordinaire, et ne se laissent plus enlever que très difficilement avec la gomme élastique.

Quand on veut calquer un original un peu grand, on n'humecte le papier que peu à peu et à mesure que le travail avance. Pendant que l'on calque le papier devient-il trouble avant qu'on ait entièrement terminé, il suffit de remettre un peu de benzine fraîche.

L'ouvrage achevé, on expose à l'air le papier: la benzine se volatilise très rapidement, et le papier redevient successivement aussi blanc et aussi opaque qu'il l'était précédemment, sans présenter ni tache ni odeur; pourvu toutefois qu'on ait employé de la benzine bien pure et fraîchement distillée, elle n'exerce aucune influence pernicieuse sur la santé de celui qui calque.

Courrier de Paris.

La grande ville, dont je déplorais la froideur et le silence pendant le mois de janvier, s'est tout à coup animée pour la dernière quinzaine du carnaval. A peine dansait-on, il y a trois semaines; aux approches des jours gras on s'est mis à danser avec frénésie; on a eu jusqu'à trois et quatre bals à visiter dans la même soirée; on dansait un quadrille et une schottisch ou une mazurka dans chaque salon; dans le dernier seulement, où l'on arrivait vers trois heures du matin, on séjournait un peu plus longtemps pour prendre part au souper et au quadrille final; ce qui n'empêchait pas de recommencer le lendemain, et même aussi de profiter du beau soleil de la journée pour aller faire un tour au bois. On a vu des femmes, guéries comme par enchantement d'une grippe récente, faire pendant cette quinzaine héroïque et fatigante jusqu'à six toilettes par jour. Il est bien entendu qu'on ne changeait pas complètement de toilette pour chaque bal; mais on modifiait la coiffure, on changeait de bijoux, on se parait d'une guirlande nouvelle ou d'un bouquet frais et la physionomie générale du costume se trouvait ainsi renouvelée.

Malgré cette multiplicité de bals et de fêtes, le théâtre a eu aussi ses belles soirées.

L'Odéon vient de retrouver la belle et riche veine de l'*Honneur et l'Argent*, avec la *Jeunesse*, de M. Émile Augier, la comédie à la fois la plus morale, la plus honnête et pourtant la plus colorée de poésie qui se soit produite depuis longtemps.

Étrange destinée que la destinée poétique de M. Émile Augier; à l'âge de vingt-cinq ans, il écrivait sa comédie raisonnable et bourgeoisement académique, sous le titre de *Gabrielle*; aujourd'hui, il est académicien, il vient de prononcer un discours de réception d'une haute valeur

littéraire, et il fait jouer huit jours après celui de tous ses ouvrages où sa muse parle le plus librement le langage de la jeunesse et de la fantaisie!

Dans cette comédie, plus intéressante par le style, par l'esprit, par l'expression des sentiments élevés et par le mouvement du dialogue, que par les péripéties de l'action, l'auteur a mis hardiment les bons et généreux instincts de la jeunesse en opposition avec les raisonnements et les calculs de l'égoïsme déguisé sous le nom de prévoyance, de même que Molière dans le *Misanthrope* a opposé l'austérité honnête à la facilité mondaine. Pas plus que le grand maître, M. Émile Augier n'a résolu la question; mais on doit lui savoir gré d'avoir réveillé les nobles sentiments du public par la pensée même de sa pièce aussi bien que par les beaux effets de style et de dialogue qu'il en a fait jaillir.

Une mère, madame Huguet de Champsableu, après avoir éprouvé par l'expérience de son propre mariage que l'amour réciproque ne suffit pas à faire le bonheur d'un ménage gêné, veut, à tout prix, pousser son fils Philippe dans les voies de la fortune. Pour réussir, elle reçoit et cajole des gens qu'elle n'estime pas, et donne l'exemple des concessions et des capitulations de conscience. Philippe, de son côté, voudrait aussi obtenir des succès dans sa carrière d'avocat, réaliser rapidement une fortune, mais il n'a d'autre but, d'autre ambition que d'offrir la moitié de cette fortune à sa cousine Cyprienne, pauvre comme lui, qu'il aime et de qui il se sent aimé. Aussi tout son cœur est-il en révolte, lorsqu'on lui parle du mariage non plus comme but, mais comme moyen de fortune, lorsqu'il s'agit pour lui d'épouser une dot et une étude d'avoué. Cependant sa mère a de si bons arguments, une raison si juste et si bien échauffée à propos par l'éloquence de la tendresse maternelle, qu'il hésite même à prendre avec Cyprienne un engagement tacite. Il veut faire une dernière tentative, et pendant que sa mère, sa sœur, son beau-frère et sa cousine sont à la campagne, il s'en va dans un tripot d'Allemagne risquer les 50,000 francs qui constituent toute sa fortune; s'il gagne il épousera celle qu'il aime; s'il perd il sera toujours temps de se vendre. C'est après avoir perdu qu'il retrouve Cyprienne, au milieu d'une campagne resplendissante de toutes les poésies d'une matinée de printemps. La raison et la prévoyance sont vaincues par un sourire de la femme aimée; Philippe se mariera selon son cœur; il sera comme son beau-frère, un cultivateur plein de ce rude et sublime bon sens qui vient du cœur, il demandera l'aisance, le bonheur aux sains labeurs de l'agriculture; il sera un homme utile, heureux, indépendant surtout; cela ne vaut-il pas cent fois mieux que de faire la cour à des pied-plats, à des coquins et à des demoiselles aussi mal élevées que bien dotées, dans l'espoir de devenir un millionnaire envieux, banal et inutile, sinon nuisible.

Telle est la donnée de la comédie de M. Augier, telle est la haute moralité qui s'en dégage. On ne peut contester l'élevation de l'idée et du sujet; quant à l'exécution, elle a été digne des sentiments que le poète a voulu exprimer. Rarement son esprit s'est montré plus vif, plus brillant, son langage plus ferme, plus concis, plus éloquent. Ai-je besoin d'ajouter que le public a applaudi avec enthousiasme? aujourd'hui le monde entier sait déjà que la littérature contemporaine vient de produire une des meilleures comédies de notre siècle.

Fechter joue en maître le principal rôle de cette œuvre importante; il a trouvé la juste mesure d'ardeur juvénile et de maturité précoce qui convient au personnage; mademoiselle Thuillier représente avec une grâce touchante et digne la jeune Cyprienne; Tisserant a fait du rôle de l'agriculteur sensé et franc-parleur une de ses meilleures créations; enfin, mesdames Lacressonnière et Périga, MM. Kime et Thiron complètent un ensemble d'exécution qui laisse peu de chose à désirer.

A l'Opéra-Comique, la reprise de *la Fiancée* a été accueillie par de vifs applaudissements. On a retrouvé avec infiniment de plaisir ces charmantes mélodies qui ont été et qui sont restées si populaires. Jourdan chante délicieusement le rôle de Fritz; mademoiselle Boulart est une Henriette pleine de grâce et de talent; enfin, MM. Crosti, Delaunay-Riquier et mademoiselle Révilly complètent agréablement l'ensemble. — La création des rôles, à l'époque de la première représentation de *la Fiancée*, qui remonte à près de trente ans, avait été confiée à mesdames Pradher et Lemonnier; à Chollet, Lemonnier et Tilly. Lors de la reprise, qui eut lieu en septembre 1847, Mocker, Audran, Bussine, mesdames Darcier et Félix furent chargés des rôles. On raconte que mademoiselle Révilly, qui vient de se faire si légitimement applaudir dans le rôle de madame Charlotte, avait dû le jouer dès cette époque. Mais à la première répétition, lorsque l'actrice entendit Fritz lui dire, dans le duo du troisième acte: *Je vous épouserai, dussé-je en mourir de chagrin*, elle s'écria, en jetant la copie de son rôle par terre et la foulant aux pieds, qu'elle ne voulait pas encore représenter des duègnes et des grand'mères ridicules, et que, pour rien au monde, elle ne consentirait à recevoir en public un compliment tel que celui que Fritz devait lui faire. Aujourd'hui, après plus de dix ans de réflexion, mademoiselle Révilly a pu mieux comprendre le personnage de madame Charlotte et reconnaître que ce n'est pas un rôle de duègne.

Pourquoi ne s'occuperait-on pas, puisque les reprises des opéras de MM. Scribe et Auber ont tant de succès, de remettre à la scène un de leurs plus aimables ouvrages, *Lestocq*, qui fut joué avec tant de succès, il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans? L'Opéra-Comique ne pourra jamais trouver, pour jouer le principal rôle, un comédien plus élégant, plus spirituel, plus sympathique que Couderc. La distribution des autres rôles ne serait pas non plus difficile à indiquer avec le personnel d'artistes distingués que possède actuellement le théâtre Favart.

En attendant, voici qu'il est question de la rentrée de madame Ugalde, cette éminente artiste qui possède à un si haut degré le *diable au corps*, dont parle Voltaire. Dès la semaine prochaine on la verra reparaitre dans une brillante représentation donnée à son bénéfice. Elle y chantera le deuxième acte du *Caïd* et *Galathée*, deux de ses plus parfaites créations. Bressant, madame Arnould-Plessy, mademoiselle Ferraris et quelques autres artistes distingués concourront à l'éclat de cette soirée.

Le Palais-Royal a trouvé un succès de gaieté avec une Arnalade nouvelle, *la Chasse aux biches*, de MM. Clairville et Lambert Thiboust. Peut-être est-il à regretter seulement qu'un sujet de ce genre ait été traité d'une façon trop grivoise. Il y a des vices sociaux avec lesquels il n'est pas bon de rire.

Enfin, la Porte-Saint-Martin, après la brillante et longue campagne des *Chevaliers du brouillard* et quelques représentations consacrées à Bouffé, vient de se signaler par un nouveau drame, *Aldara, la Moresque*, de M. Gabriel Hugelmann. L'auteur a exposé dans ses cinq actes et ses neuf tableaux une nouvelle variante des malheurs historiques de Jeanne de Castille, l'auguste folle qui fut la mère de Charles-Quint. Il s'est bien gardé de reproduire le caractère de la royale épouse de Philippe d'Autriche, telle que nous la montrent les chroniques, jalouse et cruelle jusqu'au

point de faire raser la tête et mutiler le visage de sa rivale; mais il a eu soin de mêler à son action des Maures et des Moresques dont les costumes et les caractères ajoutent au pittoresque et au mouvement du spectacle. Un joli divertissement jette une agréable variété dans ce drame un peu long et écrit d'un style souvent boursoufflé, qui offre cependant quelques scènes d'une invention et d'une composition remarquables. — Mesdames Guyon et Jane Essler; Deshayes, Brésil et Luguet prêtent d'énergiques accents aux principaux personnages.

L'Académie française avait à nommer des successeurs à Alfred de Musset et à M. Charles Brifaut; elle vient de faire deux choix auxquels tout le monde applaudira, en nommant M. Victor Laprade, le poète distingué par la pensée et par la forme, et M. Jules Sandeau, l'éminent auteur de *Marianna*, du *Docteur Herbeau*, de *Mademoiselle de la Seiglière* et de vingt autres récits d'une portée élevée, écrits d'un style charmant. M. Jules Sandeau est le premier écrivain qui ait dû son éléction principalement à des romans.

Julien LEMER.

MACHINES A COUDRE AMÉRICAINES.

Système Singer, Callebaut propriétaire-constructeur, rue de Choiseul, 6.

Malgré les remarquables résultats obtenus par la machine à coudre américaine, système Singer, résultats qui ont engagé M. le ministre de la guerre à en autoriser et à en conseiller l'emploi dans l'armée, certaines personnes se sont plu à soutenir que si, dans les coutures faites par ce procédé, un point vient à manquer la couture entière se défile; cela est complètement faux. Le travail étant conduit d'après la bonne règle du métier, on peut tirer en tous sens sur l'étoffe sans rompre le fil. S'il venait à se casser, la couture ne se défilerait pas plus que si elle était faite à la main.

On obtient, dans les travaux exécutés par la machine à coudre, une régularité bien supérieure à celle des ouvrages faits à la main, et leur rapidité est de dix à douze fois plus grande. On peut faire des coutures courbes aussi bien que droites, de même que des rabattements; et les surjets qui ne peuvent se faire, sont suppléés par des coutures extrêmement petites. Le point peut à volonté s'allonger ou se diminuer de manière à en faire entrer de un à quinze dans l'espace d'un centimètre.

Ces machines se divisent en machines à un fil et système à navette (deux fils). Le premier s'applique à la lingerie fine et à tous les ouvrages d'une force ordinaire; — le second aux travaux forts, tels que sellerie, cordonneries, et peut produire douze points à la minute.

Les machines Singer sont les seules machines américaines qui aient obtenu la médaille de première classe à l'exposition universelle de 1855.

Les plus fortes ne s'élèvent pas au-dessus du prix de 950 francs. Leur emploi est excessivement simple, et s'apprend en consultant uniquement l'instruction imprimée qui est jointe à chacune de leurs livraisons.

On peut d'ailleurs les voir fonctionner chaque jour, de dix à quatre heures, chez M. Callebaut, propriétaire constructeur, 6, rue de Choiseul.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.